

LA TRACE DU SINAÏ

David Saada

La trace du Sinai

Les racines profondes de la judéophobie

Philosophie

DU MÊME AUTEUR

Le pouvoir de bénir, Préface du Grand Rabbin de France Joseph Sitruk, Bibliophane, 2006

Le point intérieur, Albin Michel, 2009

Les moissons de lumière, Biblieurope, 2012

Au cœur du verset, Préface du Professeur Armand Abécassis, In Press, 2015

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-8234-0

© David Saada

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

REMERCIEMENTS

למען יזמרף כבוד ולא ידם: ה' אלקי, לעולם אוֹדָהּ .

Merci au Rabbin Michaël Azoulay pour ses encouragements et ses suggestions, et au Rav Binyamin Saada, mon fils, pour les nombreux échanges qui ont accompagné l'élaboration de ce livre.

Merci à Laurent Munnich, directeur du site Akadem ainsi qu'à Antoine Mercier, journaliste, pour leur aide et leurs conseils précieux.

Merci aux étudiants de mes cours du jeudi, en particulier à Jacques et Paulette Benhaïm, Aimé Lévy, Edgar Madar, Gérard Mazière, Albert Ouanounou, Victor Sitbon, pour leurs questions et leurs réflexions stimulantes, ainsi qu'à Éric Azoulay pour ses commentaires avisés.

À mes Maîtres

INTRODUCTION

Pourquoi les Juifs sont-ils haïs ? Pourquoi les Juifs d'Europe qui avaient choisi pour la majorité d'entre eux de « s'assimiler », c'est-à-dire de disparaître en tant que peuple pour ne conserver au mieux que des rites religieux ou de vagues traditions culturelles, ont-ils fait l'objet d'une tentative d'extermination en plein 20^{ème} siècle ? Pourquoi en dépit de l'horreur de la Shoa, la judéophobie avec ses calomnies et ses appels au meurtre prospère-t-elle encore ? Depuis l'enfance, la question de la haine des Juifs, et d'une manière plus générale, la question de la relation entre le peuple d'Israël et les nations dans l'Histoire, m'accompagnent de manière constante. J'ai pourtant grandi après la Shoah, pendant une période de répit, où l'antisémitisme paraissait être banni à jamais, ou en tout cas repoussé dans des franges extrêmes de la société. Mais le « mystère » de la haine des Juifs m'a toujours semblé être beaucoup plus profond que les sempiternelles explications par « l'intolérance-et-les-préjugés-qu'il-faut-combattre » le laissent croire. Ce n'est que par l'étude quotidienne de la Torah et par l'enseignement des Maîtres qui m'ont fait découvrir sa profondeur infinie, que j'ai pu commencer à lever un coin du voile. La question de la haine des nations pour Israël est présente dans la Torah, et y apparaît comme un phénomène complexe à travers plusieurs personnages archétypiques, avec en filigrane une vision de l'Histoire dont l'explicitation apparaît dans le Midrach et la Kabbale.

Le retour de plus en plus évident de la détestation des Juifs sous sa forme antisioniste, en provenance non seulement du monde musulman mais aussi d'une partie non négligeable des élites intellectuelles occidentales, et maintenant de larges parties de l'opinion publique internationale, bref ce que l'on peut appeler aujourd'hui sans exagération la mondialisation de la judéophobie, m'a convaincu qu'on ne pouvait pas continuer à dénoncer l'antisémitisme de manière aussi répétitive qu'inefficace sans chercher à comprendre en profondeur le sens

de ce phénomène qui dépasse largement la xénophobie ou le racisme « ordinaires ». Les livres, très nombreux sur l'antisémitisme, parus depuis la Shoah se consacrent pour la plupart à établir des inventaires historiques certes indispensables, mais évitent en général de chercher à comprendre le phénomène qu'ils décrivent. Ou alors, les causes des crises judéophobes présentées au lecteur restent strictement conjoncturelles, liées aux circonstances historiques, alors que la durée impressionnante du phénomène est le signe de son caractère structurel, inscrit profondément dans l'Histoire de l'humanité.

La relation entre Israël et les nations est déjà présente dans tous mes ouvrages précédents, mais elle y apparaît obliquement, à l'occasion de commentaires midrachiques ou kabbalistiques qui constituent la « matière première » de mes recherches. J'ai voulu dans ce livre, l'aborder frontalement, et tenter une synthèse de tout ce que non seulement l'étude de la pensée juive, mais aussi celle de l'Histoire universelle des hommes et des idées ont apporté à ma réflexion. Certains s'étonneront peut-être de voir que j'utilise à la fois des données établies par les historiens et les enseignements apportés par les lectures plurimillénaires de la Torah. En dépit des apparences, la Torah n'est pas un livre d'Histoire, du moins de l'Histoire telle que la racontent les historiens, c'est-à-dire qu'elle n'est pas une simple restitution du passé. La Torah n'est pas non plus un texte mythologique, puisqu'elle s'appuie sur des faits historiques. Les récits de la Torah, à condition toutefois qu'on sache les lire, mettent l'accent sur des événements significatifs relatés de manière à éclairer le sens de « l'aventure humaine ». En d'autres termes, la Torah, à travers les lectures qu'en donnent les Sages du Talmud et du Midrach et les Maîtres de la Kabbale, fournit des clés d'interprétation pertinentes de l'Histoire. C'est le postulat essentiel de l'historiosophie – la sagesse juive de l'Histoire – qui est au cœur de ce livre.

Les faits historiques surtout anciens, nous parviennent à travers des restes archéologiques, et au mieux à travers des documents qui ont résisté à l'épreuve du temps. Les historiens traitent ces données avec toute la rigueur possible, mais il n'en reste pas moins qu'elles ne parlent que si elles sont interprétées avec une « grille » qui varie en fonction de facteurs liés à l'époque, à la culture, à l'idéologie dominante. Les grilles d'interprétation sont rarement révélées. Il faut en général les deviner.

Dans cet ouvrage, la vision destinée à éclairer le phénomène judéophobe décrit par les historiens est fournie au lecteur « en clair », sous la forme d'une présentation synthétique de l'historiosophie produite par les penseurs du Midrach et de la Kabbale.

Je mesure tout à fait le caractère atypique de cette grille d'interprétation. Son fondement est la vision de l'historiosophie, mais dans son expression, elle s'appuie aussi sur l'intuition centrale de Freud dans « Moïse et le monothéisme », pour qui la racine profonde de la judéophobie se trouve dans l'inconscient collectif de l'humanité. Il existe entre la vision midrachique et kabbalistique du monde d'une part, et celle de la psychanalyse d'autre part, des divergences de fond rédhibitoires, mais aussi des convergences saisissantes. Les concepts d'inconscient collectif et de refoulement notamment, sont d'une certaine manière présentes dans le Midrach et la Kabbale, comme je le montre dans cet ouvrage. Mais ces concepts y ont pour objet la dimension spirituelle de l'homme et non sa dimension pulsionnelle. J'utilise ces convergences relatives afin de rendre plus « audible » la pensée de l'historiosophie aux oreilles contemporaines, et mettre en lumière la capacité toujours actuelle de cette pensée de révéler le sens de l'Histoire.

La première partie du livre est une analyse historique du phénomène judéophobe et une recherche de ses causes. Elle vise à mettre en évidence les questions auxquelles les historiens n'apportent pas de réponses satisfaisantes. La première de ces questions est la persistance de la judéophobie sur la très longue durée, alors que des changements profonds de toute nature ont transformé l'humanité. Un autre élément invariant et mystérieux de la judéophobie de toutes les époques, tient dans les deux axes thématiques de la haine, celui du « peuple-intrus », celui du « peuple-coupable ». La question se pose aussi de savoir si on peut dissocier la répulsion exprimée par les judéophobes de l'attraction qu'a exercée le peuple juif au plan spirituel sur les peuples avec lesquels il a été en contact. À côté des éléments invariants du phénomène judéophobe, on aperçoit des formes différentes de judéophobie qui alternent dans le cours de l'Histoire : les trois formes récurrentes sont l'anti-judaïsme à fondement théologique, l'antisémitisme s'en prenant au peuple juif en tant que tel, et l'antisionisme rejetant la présence des Juifs sur la terre d'Israël. Par ailleurs, le mode opératoire de la judéophobie a connu dans l'empire romain devenu chrétien une mutation

qui s'est prolongée à l'époque moderne : on est passé de la profanation pratiquée par les judéophobes de l'Antiquité, à une judéophobie liée à la dépossession d'Israël au plan spirituel. Enfin, il faut mettre au rang des questions sans réponse « rationnelle » la résilience d'Israël. Six énigmes sont ainsi mises en évidence dans la première partie du livre. La recherche des causes de la judéophobie qui termine cette partie ouvre une piste, celle de l'inconscient collectif des nations dans la perspective de l'historiosophie.

La deuxième partie est consacrée à initier le lecteur aux concepts fondamentaux de l'historiosophie, initiation indispensable pour pouvoir accéder à la résolution des énigmes de la judéophobie. Ces concepts n'ayant pas fait l'objet de traités systématiques, il faut les rechercher à travers la littérature foisonnante que nous ont laissée les penseurs du Midrach et de la Kabbale. C'est pourquoi j'ai tenté une synthèse en m'efforçant d'être accessible à tous les lecteurs, y compris à ceux qui n'ont aucune familiarité avec ces œuvres difficile d'accès. Le vocabulaire psychanalytique que j'emprunte ne doit toutefois pas prêter à équivoque. Je prétends aucunement théoriser dans une discipline dont je ne suis pas un spécialiste. Il faut comprendre les concepts que j'utilise comme des métaphores pédagogiques destinées à faciliter la communication avec le lecteur, que je suppose plus familier avec des catégories qui sont entrées dans la culture ambiante, qu'avec un vocabulaire pratiqué par un groupe très restreint d'initiés.

Je reste sur le fond rigoureusement fidèle à la pensée des Maîtres de l'historiosophie.

Mon initiation et ma sensibilisation à l'historiosophie, je les dois à au rabbin et philosophe Léon Askénazi (1922-1996), qui a montré dans ses enseignements oraux et ses écrits, que l'une des lignes de cohérence essentielle des récits de la Torah est la fécondité du temps historique, c'est-à-dire la capacité de l'homme d'engendrer l'identité « adamique » voulue par le Projet divin. Ma présentation de l'historiosophie s'appuie sur ces enseignements mais aussi sur les œuvres de Rabbi Yehouda Loew (le Maharal de Prague 1520-1609), de Rabbi Itshak Luria (le Ari 1534-1572) et de Rabbi Moché Haïm Luzzatto (le Ramhal 1707-1746). Ces trois penseurs majeurs du judaïsme ont produit des synthèses puissantes et profondes des enseignements du Midrach et de la Kabbale.

Munis des clés fournies par l'historiosophie, nous pourrons alors dans la troisième partie, en pénétrant dans les arcanes de la judéophobie, apporter des solutions à ses énigmes. L'historiosophie permet non seulement d'élucider chacune des énigmes, mais aussi d'apporter une compréhension globale du phénomène de la haine d'Israël en mettant en lumière une ligne de cohérence pertinente sur la durée de l'Histoire. Pourquoi l'historiosophie juive permet-elle de comprendre le phénomène judéophobe, alors que ce phénomène semble être le « point aveugle » de l'Histoire ? Voici quelques éléments de réponse succincts, dont les développements approfondis apparaîtront au fur et à mesure de la lecture.

L'historiosophie place la relation entre Israël et l'humanité dans une perspective fondée sur la connaissance profonde du sens de la présence de l'Homme dans la Création, et de la signification du processus historique, orienté vers le parachèvement du Projet divin.

L'historiosophie met en évidence la visée universelle de l'Alliance du Sinaï et la fonction d'Israël dans l'Histoire. L'universel hébraïque n'est pas fondé sur la subjugation, comme celui des empires à prétention universelle qui font l'Histoire. C'est un universel de bénédiction et non de domination.

Dans la perspective de l'historiosophie, l'Alliance du Sinaï brise radicalement le consensus de l'humanité à propos de la relation entre l'homme et Dieu. Ce consensus, a été inscrit, fixé il y a longtemps dans l'inconscient collectif des peuples, et a pour origine le refoulement du désir premier de l'homme, qui est désir d'établir une relation de face à face avec le Créateur afin d'accueillir la Présence divine dans le monde. Libérer le désir premier de son refoulement est l'enjeu de l'Histoire. La trace du Sinaï, inscrite dans la psyché d'Israël, est le vecteur de cette libération universelle.

L'historiosophie, révèle pourquoi la répulsion d'Israël est indissociable de l'attraction que ce peuple, via la trace du Sinaï, exerce sur l'humanité tout au long de l'Histoire. Cette ambivalence est la racine profonde du phénomène judéophobe. L'attraction a pour source l'aspiration au sein de l'humanité à la libération du désir premier. La répulsion est la réaction de forces spirituelles négatives à l'attraction produite par la trace du Sinaï.

L'historiosophie connaît la racine de ces forces spirituelles négatives auxquelles l'homme doit résister pour réussir à construire par lui-même

la relation de face à face avec Dieu. Cette racine aspire depuis le commencement du monde à l'échec de l'homme. Elle est devenue la haine de lui-même que l'homme a intériorisée, et qui le conduit constamment à empêcher la libération de son désir premier. C'est cette haine qui est projetée sur Israël, porteur de la trace du Sinaï.

Enfin, l'historiosophie révèle pourquoi les forces négatives seront in fine impuissantes à empêcher la trace du Sinaï à susciter la libération universelle du désir premier. Cette libération marquera la fin de l'Histoire et le passage de l'humanité vers le monde qui vient.

*
* *

Une mise au point sémantique importante. J'utilise le terme judéophobie pour désigner de manière générique la haine des Juifs, et non antisémitisme. Je me rallie en cela à Pierre-André Taguieff et à ses remarquables travaux. L'antisémitisme est la forme propre à une époque déterminée, d'un phénomène qui parcourt toute l'Histoire de l'humanité, en tout cas depuis l'apparition du peuple d'Israël parmi les nations. Ce phénomène transhistorique – la judéophobie – se manifeste sous trois formes récurrentes, l'antijudaïsme, l'antisémitisme et l'antisionisme. L'existence de ces trois formes de judéophobie ne concerne pas seulement l'Occident où elles se sont succédées sur une période de 2000 ans, mais également, comme je le montre dans l'ouvrage, les grands empires de l'Antiquité. Après l'antisémitisme européen et son aboutissement tragique, la haine des Juifs se manifeste depuis quelques décennies sous le couvert de l'antisionisme. On continue cependant couramment à utiliser le terme antisémitisme, ce qui permet à la judéophobie qui, avançant derrière une idéologie antisioniste drapée dans la défense vertueuse des droits de l'homme, de nier le fait qu'elle est le vecteur contemporain de la plus vieille haine de l'Histoire. L'utilisation du terme judéophobie comme terme générique signifiant la haine des Juifs au-delà des formes particulières qu'elle peut prendre dans l'Histoire, apporte une clarification aujourd'hui indispensable.

PREMIÈRE PARTIE
LE PHÉNOMÈNE JUDÉOPHOBE
ET SES ÉNIGMES

CHAPITRE 1

LES « REBONDS » DE LA JUDÉOPHOBIE DANS L'HISTOIRE

La judéophobie a été qualifiée de « plus longue haine » de l'Histoire.¹ Elle existe en effet depuis l'Antiquité², depuis l'apparition du peuple juif au sein de l'humanité. La persistance plurimillénaire de la judéophobie est d'autant plus surprenante, que les tournants historiques dont on aurait pu légitimement penser qu'ils auraient dû conduire à sa disparition, ne l'effacent pas, et même l'intensifient.

La judéophobie dans l'Antiquité polythéiste

Après en avoir douté, les historiens admettent aujourd'hui l'existence de manifestations de judéophobie dans l'Antiquité. Dans un monde polythéiste, le monothéisme juif suscite des réactions d'incompréhension voire d'hostilité, d'autant que le judaïsme ne se prête guère au syncrétisme, courant dans le monde antique. Les figures de la Torah qu'on peut qualifier de « judéophobes » (le Pharaon de l'Exode, Amalek, Balaam, Balak), personnages archétypiques sur lesquels nous reviendrons à plusieurs reprises dans la suite, appartiennent évidemment toutes à l'univers polythéiste. Mais les historiens n'ont établi l'existence de textes explicitement judéophobes qu'à partir du début de l'ère courante³. Flavius Josèphe a écrit au premier siècle son « Contre Apion », afin de réfuter les mythes antijuifs de l'époque répandus par Apion, premier écrivain judéophobe connu, un grammairien égyptien hellénisé. Pour Flavius Josèphe, la source de la judéophobie est très ancienne et se trouve en Égypte. Apion s'était inspiré des écrits de Manéthon, un prêtre égyptien

1 – Robert S. Wistrich, *Antisemitism, The longest hatred* Schocken Books

2 – Peter Schäfer, *Judéophobie – Attitudes à l'égard des Juifs dans le monde antique*, Éditions du Cerf

3 – Nous utiliserons l'abréviation e.c. pour « ère courante » dans la suite du texte.

du 3^{ème} siècle avant e.c., auteur d'une Histoire de l'Égypte. Manéthon lui-même se fondait sur des sources plus anciennes.

Plusieurs pratiques juives, et notamment la circoncision ou le repos du Chabbath suscitaient au mieux la dérision, mais aussi le mépris et même une agressivité notable chez de grands auteurs romains par exemple. L'un des grands thèmes de la judéophobie antique est « l'athéisme » des Juifs. Pour les polythéistes, le Dieu unique et invisible des Hébreux n'est pas une forme parmi d'autres de religion, mais la négation de toute religion, c'est-à-dire de la manière courante des hommes de se relier au divin. Cette accusation porte en elle potentiellement une vision déshumanisée des Juifs. Une autre accusation judéophobe est présente dans l'Antiquité : les Juifs ont « la haine du genre humain »⁴. C'est une manière encore plus négative d'exprimer la singularité d'Israël. Cette accusation suggère implicitement que les Juifs n'appartiennent pas au genre humain, puisqu'ils lui sont hostiles. Ces deux accusations, déjà présentes chez Manéthon vont, on le verra plus loin, constituer le noyau permanent de toutes les formes de judéophobie. On peut donc tenir pour certain que dans l'Antiquité, une forme de judéophobie face à la singularité monothéiste des hébreux s'exprime déjà.

Certains historiens⁵ tendent aujourd'hui à minimiser ou à relativiser le monothéisme des Hébreux, qui ne serait apparu selon eux que tardivement. Pour eux, la prophétie hébraïque qui depuis Abraham selon la Torah, s'est attachée à reconstruire la relation perdue entre l'homme et le Dieu unique Créateur du ciel et de la terre, est mythique, et en tout cas non crédible pour l'intelligibilité de l'Histoire. La judéophobie présente dans l'Antiquité montre toutefois que les peuples polythéistes étaient de longue date sensibles à la singularité hébraïque, et prouve l'ancienneté de cette singularité.

Premier rebond, l'antijudaïsme des monothéismes

Le basculement de l'empire romain vers le monothéisme a commencé avant l'apparition du christianisme, avec notamment le phénomène remarquable de la diffusion du judaïsme dans les populations de l'empire,

4 – L'expression est de l'historien romain Tacite (1^{er}-2^{ème} siècle) cité par Schäfer op. cité

5 – Thomas Römer, L'invention de Dieu, Seuil

phénomène attesté par de nombreuses sources. Cette diffusion, qui n'impliquait pas nécessairement des conversions en bonne et due forme, pouvait prendre la forme d'adoption de pratiques juives ou de manifestations d'intérêt pour les valeurs du judaïsme. Cette attirance pour le judaïsme, dont on trouve des traces dans le Talmud, touchait tous les milieux, y compris des familles de l'aristocratie romaine. Ce phénomène, qui s'accompagnait évidemment d'une sympathie pour les Juifs, ne doit pas être sous-estimé⁶. Il a certainement une base démographique puisqu'il apparaît que les Juifs répartis sur tout le pourtour méditerranéen représentaient au début de l'ère courante environ 8% de la population totale de l'empire. Sans cette présence de communautés juives fortes, attractives et accueillantes, le christianisme n'aurait sans doute pas pu se développer. La séparation entre judaïsme et christianisme s'est faite très progressivement et n'a été effective que vers le 3^{ème} siècle⁷. Ce moment de l'Histoire est particulièrement important pour comprendre l'évolution de phénomène judéophobe. Nous y reviendrons à plusieurs reprises dans la suite du livre sous des angles différents.

Les païens sont devenus par la suite massivement monothéistes grâce au christianisme, mais la judéophobie n'a pas pour autant disparu. Le basculement de la « judéophilie » des païens judaïsants vers la judéophobie s'est fait progressivement. Au fur et à mesure de l'expansion du christianisme, la judéophobie est devenue chrétienne et elle s'est développée avec l'élaboration de la théologie des pères de l'Église faisant du peuple juif le peuple déicide⁸. Cette théologie est en germe dans certains textes de Paul, qui dénonce le judaïsme comme étant une religion de la Loi et non de la Foi, et considère la Loi comme un obstacle au développement de la Foi. Cette dissociation entre la Foi et la Loi est à la base de la scission avec le judaïsme⁹ et du dénigrement des Rabbins, les Pharisiens des Évangiles, décrits comme hypocrites et malveillants. Elle devient une doctrine d'État avec l'adoption au quatrième siècle du christianisme comme religion de l'Empire par Constantin. C'est

6 – Voir Le judaïsme et le christianisme antique, M. Simon et A. Benoit, PUF

7 – Voir Les Chrétiens d'origine juive dans l'Antiquité, Claude Simon Mimouni, Albin Michel

8 – Notamment Augustin d'Hippone et Jean Chrysostome

9 – La dissociation Foi/Loi n'existe pas dans le judaïsme. La Foi n'est pas de l'ordre de la « croyance » mais de l'engagement, et par conséquent la Foi conduit à la Loi dont l'accomplissement est l'expression de cet engagement.

à partir de ce moment décisif pour le développement du christianisme, que des politiques judéophobes institutionnelles sont mises en place par l'Empire romain. La persistance du refus des Juifs d'admettre que le christianisme est la réalisation messianique du judaïsme annoncée par les prophètes, les a réduits à devenir par la suite en Europe un peuple paria, dont la déchéance devait être la preuve vivante de la vérité du christianisme, selon la doctrine d'Augustin.

Paradoxalement, la singularité juive a été plus intensément stigmatisée par la religion dérivée du judaïsme que par le polythéisme. La judéophobie est alors essentiellement un antijudaïsme, dont le mythe central est celui du « peuple déicide ». Les griefs faits aux Juifs dans l'antijudaïsme chrétien sont liés à leur obstination à demeurer fidèles à une doctrine religieuse considérée comme « dépassée » par le christianisme. La chrétienté a rejeté le polythéisme tout en conservant, et même en développant la haine des Juifs héritée du passé polythéiste de l'humanité. On a tenté de comprendre la judéophobie chrétienne comme motivée par des divergences d'interprétation théologique qui ont prévalu sur la proximité des deux religions, du fait de leur base monothéiste commune, ou encore que l'hostilité de l'Église aux Juifs avait dans une certaine mesure pour cause la peur de la concurrence religieuse. Il n'en reste pas moins que si le polythéisme a été progressivement éliminé d'Europe, la judéophobie à l'origine polythéiste, a été recueillie¹⁰ et considérablement amplifiée par le christianisme.

Un phénomène analogue s'est produit avec l'islam. La péninsule arabe était, avant Mahomet, au 5^{ème} et 6^{ème} siècle, caractérisée par la présence de communautés juives importantes et actives non seulement sur le plan économique mais aussi sur le plan spirituel. Les historiens montrent qu'il existait une pénétration significative dans la culture arabe d'idées et de pratiques juives¹¹. Mahomet lui-même a commencé par orienter ses prières comme le faisaient les Juifs vers Jérusalem. L'orientation vers La Mecque est la conséquence de la détérioration de ses relations avec les Juifs de Médine dont il a fait des ennemis qui ont payé très cher leur réticence à sa prédication. Les tribus juives

10 – Voir John J. Gager, *The origins of antisemitism. Attitudes toward Judaism in pagan and Christian Antiquity*, Oxford University Press.

11 – Gordon D. Newby, *Les Juifs d'Arabie à la naissance de l'islam* in *Histoire des relations entre Juifs et Musulmans*, Albin Michel

d'Arabie ont été dépouillées de leur biens et décimées, procurant ainsi à Mahomet les bases de sa richesse et de sa puissance¹². Le Coran porte la marque de cette ambivalence : il se réfère à un héritage juif tout en donnant par ailleurs une image assez négative d'Israël¹³.

Deuxième rebond, l'antisémitisme moderne

Avec la période moderne en Europe, la judéophobie connaît une nouvelle mutation surprenante. La modernité est caractérisée par l'affaiblissement de l'influence de l'Église et le développement de la philosophie rationaliste et humaniste, celle des Lumières dans la deuxième moitié du 17^{ème} siècle. La judéophobie chrétienne dont le fondement était théologique perdait donc logiquement sa raison d'être. C'est d'ailleurs en fonction de cette logique que la Révolution française décida l'Émancipation des Juifs. Mais la judéophobie ne disparut pas pour autant. La haine était d'ordre religieux, elle devint « laïque ». Peu à peu, une essentialisation du peuple juif a été construite. Les Juifs formeraient un peuple dont les travers seraient non seulement nuisibles à l'humanité, mais incorrigibles. Cette vision du peuple juif est présente chez de nombreux philosophes dont d'Holbach et Voltaire, pour la France et plus tard Fichte, Marx entre autres pour l'Allemagne.

La haine du peuple juif en tant que peuple, a alors succédé à l'antijudaïsme chrétien, sans d'ailleurs se substituer totalement à lui. Un nouveau terme fut forgé¹⁴ pour exprimer ce « rebond » de la judéophobie, antisémitisme. L'antisémitisme n'est pas comme l'antijudaïsme, fondé sur des considérations théologiques. Pour l'antisémitisme, c'est la collectivité juive, l'ethnie « sémitique » qui sera plus tard qualifiée de race, qui est haïssable en tant que telle, en dehors même de ses croyances religieuses. C'est pourquoi il faut bien distinguer l'antijudaïsme chrétien de l'antisémitisme apparu au 19^{ème} siècle. L'antisémitisme laïque a été préparé au sein d'un courant intellectuel cultivant a priori l'humanisme

12 – Voir Maxime Rodinson, Mahomet, Seuil Points

13 – Les Juifs dans le Coran, Meir M.Bar-Asher, Albin Michel.

14 – En 1879 par le journaliste allemand Wilhem Marr, dont l'intention était très précisément de fonder une doctrine de rejet et de haine des Juifs dissociée de la théologie chrétienne.

et la tolérance¹⁵. Son mythe central est celui du « complot juif pour la domination du monde ». L'émergence de l'antisémitisme « laïque » est aussi une énigme au même titre que l'antijudaïsme des religions monothéistes dérivées du judaïsme. Là encore, on constate qu'un nouveau mode de penser s'installe en rupture avec l'ancien, tout en conservant de l'ancien la haine judéophobe. Une judéophobie dont la thématique est toutefois renouvelée. L'antisémitisme « laïque » a évolué dès le début du 20^{ème} siècle en antisémitisme raciste, ouvrant la voie à la « solution finale » des nazis.

Troisième rebond, l'antisionisme postmoderne

Le troisième rebond de la judéophobie est celui de la postmodernité apparue à la fin du 20^{ème} siècle, et caractérisée par un effacement des repères non seulement religieux mais intellectuels et philosophiques. Cette crise du sens s'est accentuée après la Shoah. Cette période dans laquelle nous vivons est, du point de vue de la judéophobie, inédite en ce sens qu'officiellement, l'antisémitisme est devenu un objet d'opprobre universel. Mais en fait, la judéophobie n'a pas disparu. Elle a endossé des habits neufs, ceux de l'antisionisme. Et là encore, on ne peut que s'étonner de ce rebond. La création de l'État d'Israël après la Shoah s'est faite avec le consentement majoritaire des nations au sein de l'ONU, et le principe d'un État juif avait été approuvé par la SDN dès 1920¹⁶. Mais très vite est arrivée la haine des « sionistes ». Cette haine à vrai dire préexistait à la création de l'État. Elle était exprimée au nom de l'islam par le Grand Mufti de Jérusalem qui fut un allié actif des nazis. Au moment de la création de l'État d'Israël, en 1948, les armées arabes ont tenté de le détruire avec l'objectif proclamé de chasser les Juifs, de les « rejeter à la mer », ce qui est un euphémisme pour exprimer un projet de génocide. Avant 1967, Israël est dans l'opinion publique mondiale, David face au Goliath arabe. Après la victoire d'Israël sur les armées arabes en 1967, un nouveau discours judéophobe s'est construit,

15 – Notamment chez les socialistes utopistes français, parmi lesquels Proudhon, Toussenel, Fourier qui expriment une judéophobie annonciatrice des grands thèmes de l'antisémitisme du 20^{ème} siècle.

16 – Conférence de San Remo, 1920

fondé sur un nouveau mythe, celui du « vol de la Palestine » par les Juifs et de l'oppression d'un peuple arabe soudainement apparu sur la scène de l'Histoire, les Palestiniens¹⁷. Un mythe particulièrement adapté à l'idéologie compassionnelle développée dans le sillage des luttes anti-colonialistes et pour les droits de l'homme. Israël devenait alors Goliath face au peuple palestinien devenu David.

L'antisionisme intègre un autre ingrédient, lié à la négation de la Shoah. L'horreur de la Shoah n'a pas dissous la haine des Juifs ! On pourrait même dire que la judéophobie contemporaine a trouvé le moyen de se nourrir de la Shoah, comme le montre le phénomène négationniste. La Shoah a été qualifiée de mensonge forgé par les Juifs pour « justifier » la création de l'État d'Israël. L'antisionisme a trouvé là un nouvel argument : les Juifs n'ont pas été exterminés par les nazis, ce sont eux, les Juifs (nommés sionistes pour éviter l'accusation d'antisémitisme) qui procèdent à un génocide, celui des Palestiniens ! Tous les thèmes de l'antijudaïsme et de l'antisémitisme ont été recyclés dans l'antisionisme : les Juifs peuple criminel, comploteur, diabolique, etc. C'est à travers l'antisionisme que la judéophobie est aujourd'hui mondialisée. L'antisionisme d'aujourd'hui s'abreuve à deux sources : les mouvements d'extrême gauche d'une part, et le monde musulman d'autre part. Mais l'antisionisme du monde occidental s'étend au-delà de groupes militants : il est de plus en plus présent dans les universités et dans les médias, et pénètre lentement mais sûrement dans les opinions publiques, notamment européennes, selon plusieurs études réalisées ces dernières années.

Une nouvelle « religion » s'est créée après la Shoah, la « religion » des droits de l'homme, en rupture louable avec tout ce qui a pu conduire au génocide des Juifs européens. Mais comme après la mutation religieuse du christianisme deux mille ans auparavant, ou après la rupture philosophique inaugurée par les Lumières, cette nouvelle « religion » a conservé la judéophobie, et lui donné les habits neufs de l'antisionisme. Il y avait chez Hitler et son cercle restreint de fidèles qui ont imaginé et mis en œuvre la solution finale, le fantasme d'un antisémitisme « rédempteur », grâce auquel l'humanité serait sauvée. L'antisionisme

17 – Pendant les années (1920-1948) du mandat britannique sur la Palestine (nom attribué à la terre d'Israël par les Romains en 135 après la révolte de Bar Kokhba, et non repris par les conquérants arabes), seuls les Juifs se désignaient comme Palestiniens.

rédempteur a pris la suite de l'antisémitisme rédempteur d'Hitler. Il est devenu une idéologie de masse dans le monde musulman, qui contamine peu à peu les sociétés occidentales.

L'antisionisme se distingue de l'antijudaïsme et de l'antisémitisme, en ce sens que c'est la relation des Juifs à la terre d'Israël qu'il exècre. Les Juifs religieux ou athées qui veulent trouver grâce auprès des antisionistes doivent montrer qu'ils rejettent totalement l'État d'Israël et adhérer sans réserve à la mythologie de son caractère « illégitime et diabolique ». Ainsi le groupuscule sectaire des ultra-orthodoxes *Naturei Karta* ainsi que les Juifs d'extrême gauche y compris israéliens sont considérés comme « acceptables ». L'antisionisme comme naguère l'antijudaïsme exige une forme d'abjuration, de « conversion », auxquels certains Juifs en diaspora comme en Israël se prêtent d'ailleurs complaisamment. L'antisionisme n'est pas, comme on le dit couramment le « masque » de l'antisémitisme mais une forme de judéophobie à part entière, apparue dès l'Antiquité comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Pourquoi la judéophobie persiste-t-elle en dépit des mutations historiques qui auraient dû l'éliminer à jamais ? Le cas de l'Occident est particulier puisque pendant 2000 ans, trois formes de judéophobie se sont succédé sans discontinuer : l'antijudaïsme à fondement théologique, les Juifs étant haïs en raison de leur religion, l'antisémitisme, qui déplace l'objet de la haine vers le peuple juif, défini comme une race, et l'antisionisme, idéologie pour laquelle les Juifs sont haïssables parce qu'ils reviennent sur la terre dont ils ont été exilés il y a 2000 ans.

Quelle est cette force inconnue qui, insensible aux évolutions, produit constamment, tout au long de l'Histoire, de la haine judéophobe ? Les historiens de la judéophobie n'ont pas de réponse. La pensée juive pointe cette énergie négative continue en l'appelant Amalek, du nom du peuple qui attaqua le peuple d'Israël pour le détruire dès la sortie d'Égypte. Amalek est appelé « *rechith goyim* », c'est-à-dire « premier des peuples ». Expression surprenante, Amalek à l'époque de la sortie d'Égypte n'étant qu'un petit peuple voué d'ailleurs à disparaître rapidement. Le peuple amalécite fait une apparition éphémère dans l'Histoire, mais la force violemment hostile à Israël qu'il a incarnée, est présente, selon la pensée juive, tout au long de l'Histoire, « de génération en